

> les énigmes et leurs solutions

Première énigme – La voix d'un poilu

Souvenirs de guerre de M. Louis Laurent, de Crozon-sur-Vauvre (Indre)

Ce témoignage a été recueilli au cours de l'année scolaire 1983-1984 par Véronique Laurent (petite-fille de M. Laurent), alors élève de troisième au collège Frédéric-Chopin d'Aigurande, dans le cadre d'un travail d'enquête sur les anciens combattants et sur les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale. Certains tournures de phrases respectent les expressions utilisées oralement afin de restituer au moins partiellement la spontanéité du témoignage.

NB - Il s'agit ici de la transcription de l'enregistrement sonore du témoignage de M. Louis Laurent.

Au moment de la déclaration de guerre, je travaillais comme aide-familial agricole chez mes parents. On commençait la moisson, j'avais 17 ans et 9 mois, on a entendu sonner le tocsin. J'ai pensé que mon frère Joseph partait le deuxième jour de la mobilisation¹ et ça m'a fait beaucoup de peine.

J'ai été mobilisé le 10 avril 1915, incorporé au 13^e régiment d'infanterie² à Nevers³, puis versé au 9^e bataillon⁴ d'instruction de la classe 16⁵ dans la zone des armées en octobre 1915 à Houdelaincourt⁶ dans la Meuse, puis à Bouvron⁷ et au fort de Lucey dans la Meurthe-et-Moselle, près de Toul⁸, où nous étions cantonnés. Au mois d'août 1916, le 13^e était relevé de Verdun⁹ après avoir subi de fortes pertes. Je partis donc avec des camarades en renfort au régiment, on m'affecta à la 6^e compagnie¹⁰, 1^{ère} section, commandée par le sous-lieutenant Sylvestre, un instituteur dans le civil, un bon garçon. On monta en ligne aux Épargnes¹¹, secteur très bouleversé par les mines. La première montée en ligne me fit une drôle d'impression, on montait pendant la nuit en emportant le ravitaillement pour le lendemain, on suivait des tranchées qui allaient vers l'avant qu'on appelait des « boyaux » ; chemin faisant, on croisait dans ces boyaux des brancardiers qui descendaient des blessés. Arrivé en ligne, on prend la garde sur le bord d'un entonnoir de mine ; sur l'autre bord, ce sont les Allemands, distants d'environ cinquante mètres. La nuit suivante, on demande des volontaires pour aller chercher la soupe à deux kilomètres des lignes ; je me présente pour m'éviter une nuit de garde ; mais, pendant tout le trajet, on a été canardé par les « minen » allemands ; en revenant très chargés, un bouteillon à chaque main et les boules de pain que j'emportais pour l'escouade passés dans un fil de fer lisse en bandoulière ; le retour fut très dur, les torpilles tombaient de chaque côté de la tranchée. Sitôt arrivés, on distribue le pain, une boule pour deux ; dans une de ces boules, j'ai trouvé un éclat de torpille long de dix centimètres ; si je n'avais pas eu les boules sur le dos, c'était moi qui le recevais dans les reins ; ça m'avait refroidi.

1 Rassemblement des hommes aptes à porter les armes pour constituer les armées en vue d'une guerre.

2 Un régiment est une unité militaire qui regroupe plusieurs bataillons et qui est commandé par un colonel ou un lieutenant-colonel. En 1916, un régiment compte trois bataillons.

3 Chef-lieu du département de la Nièvre (actuelle région de Bourgogne).

4 Un bataillon est une unité militaire qui regroupe plusieurs compagnies.

5 « Classe 16 » : il s'agit de tous les jeunes conscrits âgés de 20 ans en 1916 (nés en 1896).

6 Dans le département de la Meuse (actuelle région de Lorraine).

7 Dans le département de Meurthe-et-Moselle (actuelle région de Lorraine).

8 Le fort de Lucey (Meurthe-et-Moselle, actuelle région de Lorraine) fait partie de l'ensemble fortifié qui protège la ville de Toul, sous-préfecture de la Meurthe-et-Moselle.

9 Sous-préfecture du département de la Meuse (actuelle région de Lorraine).

10 Une compagnie est une petite unité militaire divisée en sections .

11 Dans le département de la Meuse (actuelle région de Lorraine).

Dans ce secteur très bouleversé par les mines, la section qui nous remplaça fut complètement anéantie ; nous avons eu beaucoup de pertes dont un chef de bataillon, le commandant Bouhant, enterré à Sommedieu¹².

Fin septembre, le régiment est relevé et envoyé au repos au camp de Saffais¹³ avec toute la division ; on restera deux mois à faire des exercices. Puis, on nous dirigea sur la Somme¹⁴ pour attaquer mais, au cours du mois de décembre 1916, l'eau tombait tous les jours, les pièces d'artillerie s'embourbaient, les tranchées étaient pleines de boue ; l'attaque fut décommandée mais nous avons eu à déplorer des pertes sérieuses.

Le régiment est relevé fin décembre ; le 13e est désigné pour assurer la défense de la Main de Massiges en Champagne¹⁵. Le 15 février, l'ennemi déclenche un violent bombardement avec obus toxiques ; l'un d'eux tombe sur l'abri du colonel Chombart de Lauwe qui est évacué ; il est remplacé par le lieutenant-colonel Trestournel.

Le 1er avril, le régiment est relevé après avoir passé un hiver très froid où il a gelé pendant deux mois jusqu'à -20°. Le 17, le régiment est désigné pour attaquer le mont Cornillet¹⁶ à 20 kilomètres à l'Est de Reims. Nous avons de fortes pertes, mon caporal est tué à mes pieds et bien d'autres camarades. Après huit jours où les attaques et les contre-attaques se succèdent, le régiment est relevé pour se reformer à l'arrière ; nous recevons en renfort la classe 17. Nous remontons en ligne et - qu'est-ce que j'aperçois ? - mon caporal qui n'avait pas été enterré ; avec un camarade et nos outils de tranchées, on fait un trou pour l'ensevelir en mettant sur sa tombe deux bois en croix. On restera dans le secteur jusqu'au 27 mai. Il fait très chaud, les poilus en ont marre, ils rouspètent, enfin on nous a promis qu'on ne montait en ligne que pour 24 heures ; on part dans la soirée, un orage éclate, on reçoit sur le râble une pluie diluvienne, on fait halte dans une ancienne tranchée allemande où il y a encore des abris ; l'orage étant passé, moi et deux camarades, on reste dans la tranchée au soleil ; un obus de 77 vient tomber au milieu de nous trois, j'ai un camarade tué, l'autre une jambe coupée et moi à moitié couvert de gravillons de craie de la tranchée. Je l'avais risqué belle !

Au mois de juin 1917, on reprend les lignes en Argonne devant Vienne-le-Château¹⁷. Dans la nuit du 17 au 18 juillet, l'ennemi lance un violent bombardement sur le front de ma compagnie, capitaine Rendu ; un détachement ennemi aborde nos tranchées précédé de « flammenwerfer » (les lance-flammes). J'allume des fusées éclairantes et on fait cinq prisonniers et quatre morts chez l'ennemi ; la compagnie est citée à l'ordre de l'armée mais nous, les soldats qui avons fait le boulot, on n'a rien.

Nous restons dans le secteur jusqu'en février 1918. Dans le courant de mars, le 13e est appelé dans la Somme au sud de Montdidier¹⁸ dont les Allemands venaient de s'emparer. Nous arrêtons momentanément l'avance allemande. Le 8 juin, ma compagnie est en soutien en deuxième ligne, la 5e compagnie en première ligne. À minuit, l'artillerie ennemie ouvre le feu sur nos lignes, avec des obus à gaz ; puis, le 9 au matin, l'artillerie s'arrête et l'infanterie ennemie attaque à 4 heures du matin. La 5e compagnie est sacrifiée ; nous, la 6e, nous résistons assez longtemps en causant des pertes à l'ennemi mais, à 7 heures et demie, débordés sur la droite et empêchés de nous replier pour soutenir le commandant et son état major qui venait d'évacuer sa position, nous fûmes obligés de nous rendre, après avoir vu tomber mon adjudant à mes pieds. Il faisait une chaleur torride ; les Allemands nous dirigèrent derrière leurs lignes pour finalement arriver à Nesles¹⁹ où un camp nous avait été préparé.

12 Dans le département de la Meuse (actuelle région de Lorraine).

13 Dans le département de Meurthe-et-Moselle (actuelle région de Lorraine).

14 Nom d'un fleuve et d'un département français, actuelle région de Picardie.

15 Dans la commune de Massiges, département de la Marne (actuelle région de Champagne-Ardenne).

16 Le Mont Cornillet (206 m.) est un des sept monts du massif de Moronvilliers, sur la commune de Prosnès (département de la Marne, actuelle région de Champagne-Ardenne), à l'est de Reims (chef-lieu du département de la Marne, actuelle région de Champagne-Ardenne).

17 Dans le département de la Marne (actuelle région de Champagne-Ardenne). L'Argonne est une région de collines, de forêt et d'étangs située à l'Est du Bassin Parisien, s'étendant sur les départements de la Marne, de la Meuse et des Ardennes.

18 Dans le département de la Somme (actuelle région de Picardie).

19 Dans le département du Pas-de-Calais (actuelle région Nord-Pas-de-Calais).

Comme nourriture, étant prisonnier, c'était souvent la soupe aux orties, aux betteraves, à l'orge décortiqué (pas souvent) et un petit morceau de pain noir. On nous faisait travailler dans les gares pour décharger les obus ; ce n'était pas bien ragoûtant. Quand les Alliés avançaient, nous, on reculait. L'Armistice nous a trouvé dans les forts de Namur, en Belgique²⁰, où l'on couchait à même le ciment. Cet Armistice avait lieu le 11e jour du 11e mois à la 11e heure ; nous, les prisonniers, nous étions heureux de l'apprendre.

Le 14 novembre, les Allemands nous libéraient ; ils nous ont [fait] accompagner par quelques uhlands à cheval²¹ et nous, on était à pieds jusqu'à Charleroi²². Nous avons continué de marcher jusqu'à Bavay²³ (dans le Nord) où nous avons trouvé des troupes anglaises qui poursuivaient leur avance. Des camions nous ont emmenés jusqu'à Cambrai²⁴, puis dans un centre de rapatriement dans l'Oise où un train nous emmena à Tours²⁵. Dans cette dernière ville, on nous donna une permission d'un mois pour rejoindre ensuite la caserne Bertrand à Châteauroux²⁶. J'avais maigri pendant ma captivité ; je ne pesais plus que 55 kilos. À Châteauroux, j'entrai au service du vaguemestre²⁷ pour remplacer celui qui était démobilisé et j'y suis resté jusqu'en septembre 1919 où l'on m'a démobilisé.

Écoutez attentivement le témoignage de M. Louis Laurent, un poilu de Crozon-sur-Vauvre (près d'Aigurande, dans le sud de l'Indre). Puis, en vous aidant de la transcription du témoignage, répondez aux questions suivantes :

1. Quand et comment Louis Laurent apprend-il la déclaration de guerre contre l'Allemagne ?
2. Le vocabulaire du poilu :
 - Que désigne-t-il sous le nom de « poilus » ? Quelle est l'origine de ce nom ?
 - Que désigne-t-il sous le nom de « boyaux » ?
 - Louis Laurent subit de nombreux bombardements pendant les combats auxquels il participe. Il parle de « minen », de « flammenwerfer », de « torpille », « d'obus toxique » : de quoi s'agit-il ?
 - Parmi l'équipement du soldat, Louis Laurent parle de « bouteillon » : qu'est-ce qu'un « bouteillon » et à quoi servait-il ?
3. Étudier maintenant la carrière militaire de Louis Laurent en essayant de relier les lieux où il a combattu avec les grandes batailles de la guerre de 1914-1918 :
 - A quelle grande bataille participe-t-il en août-septembre 1916 ?
 - A quelle grande bataille participe-t-il en novembre-décembre 1916 ?
 - A quelle grande bataille participe-t-il en avril 1917 ?
 - Quel est l'état d'esprit des « poilus » en avril-mai 1917 selon Louis Laurent ? Que s'est-il alors passé en plusieurs endroits dans l'armée française ?
 - Dans quel secteur se trouve-t-il ensuite de juin 1917 à février 1918 ?
 - A quelle grande bataille participe-t-il en mars 1918 ?
4. Quand les combats prennent-ils fin ? Où se trouve-t-il à ce moment-là ? Pourquoi ?
5. Jusqu'à quand reste-t-il au service de l'armée ? Où se trouve-t-il alors ?
6. Plusieurs des compagnons de Louis Laurent sont tués près de lui lors des combats auxquels il participe. Rechercher des renseignements concernant le commandant Bouhant : où et quand était-il né ? Quels étaient ses prénoms ? Où et quand a-t-il été tué ?

20 Namur est située dans la Belgique francophone, à 63 km au sud-est de Bruxelles.

21 Régiments de cavalerie allemands.

22 Ville de Belgique francophone.

23 Dans le département du Nord (actuelle région Nord-Pas-de-Calais).

24 Dans le département du Nord (actuelle région du Nord-Pas-de-Calais).

25 Dans le département d'Indre-et-Loire (actuelle région Centre).

26 Dans le département de l'Indre (actuelle région Centre).

27 Le vaguemestre est le militaire chargé du service postal dans une unité militaire.

Les réponses

1. **Louis Laurent apprend la déclaration de guerre** en entendant sonner le tocsin, alors qu'il travaillait à la moisson chez ses parents : « Au moment de la déclaration de guerre, je travaillais comme aide familial agricole chez mes parents. On commençait la moisson, j'avais 17 ans et 9 mois, on a entendu sonner le tocsin. » En fait, le tocsin sonne dans l'après-midi du 1er août 1914 - un jour de grande chaleur (31°C à Châteauroux), en principe à 16h00, parfois un peu plus tard. La déclaration de guerre de l'Allemagne à la France date du 3 août 1914.
2. **Le vocabulaire du poilu :**
 - « **Poilu** » : ainsi désigne-t-on les soldats français dès le début de la guerre de 1914-1918. L'origine du terme est plus claire qu'on ne le croit souvent ; il est attesté dans l'argot militaire dès le XIXe siècle, pour désigner un soldat endurant et courageux (ainsi, chez Balzac pour parler des pontonniers de la Bérézina en 1812 dans son roman *Le médecin de campagne* en 1833). Outre que le poil peut apparaître parfois comme signe de virilité, de courage ou d'expérience, l'usage massif du terme en 1914-1918 tient à plusieurs éléments liés : la difficulté effective, à l'hiver 1914, de se raser, le caractère rudimentaire de la toilette au front, l'obligation pour tout militaire jusqu'en 1917 de porter la moustache, la simplicité de la désignation qui permet aux journaux et à l'arrière de mettre en scène la familiarité et la proximité avec les combattants. Le terme peut être employé dans des sens très différents, d'un combattant à un autre, certains le rejetant tandis que d'autres se l'approprient. Il est fréquent que les officiers l'emploient, dénotant ainsi la distance qui les en séparent des simples soldats. Plus généralement, le terme semble employé indifféremment, comme synonyme de soldat (voir Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 89 ; cf http://www.crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/LexiqueCRID1418.pdf) ;
 - « **Boyau** » : un boyau est une voie de communication entre deux lignes de tranchées. C'est par les boyaux que « montent » et « descendent » les unités lors des relèves, non sans problèmes, dus, d'une part, à l'étroitesse du boyau qui peut empêcher les files d'hommes de se croiser et, d'autre part, aux ramifications multiples qui font s'égarer les unités ; cf http://www.crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/LexiqueCRID1418.pdf) ;
 - « **Minen/Minenwerfer** » : Nom des pièces d'artillerie de tranchée allemande et, par extension, désignation des projectiles qu'elles envoient. Louis Maufrais les évoque ainsi dans ses souvenirs : « Les *minen* sont des bombes explosives de la forme d'une bouteille de butane un peu arrondie aux deux bouts, lancées sans bruit. Et une fois arrivées en haut de leur trajectoire, elles oscillent, puis guidées par des espèces d'ailerons, tombent verticalement. Quelquefois, n'explosent pas. Et souvent, elles ne tombent pas à l'endroit visé. Elles sont la terreur de nos hommes, dans la tranchée. Ainsi, très rapidement, on a mis sur pied un système de guetteurs qui gardent le regard fixé en l'air. Quand ils en voient une, ils donnent un coup de sifflet, et les gars cessent toute occupation pour se précipiter du côté qui leur semble le moins menacé. Ils s'écroulent les uns sur les autres et, parfois, malheureusement, dans leur affolement, ils se retrouvent en plein dessous. À ces *minen*, nous répondons par des bombes à ailettes du même genre, tout aussi terribles²⁸ » (Louis Maufrais, *J'étais médecin dans les tranchées, 2 août 1914-14 juillet 1919. Présenté par Martine Veillet*, Robert Laffont, Paris, 2008, réimpression, Le Livre de Poche, Paris, 2012, p.124) ;
 - « **Flammenwerfer** » : lance-flamme adopté par l'armée allemande en 1911 et utilisé pour la première fois par celle-ci en février 1915 au bois de Malancourt dans la Meuse. Les Français mirent à leur tour au point un lance-flamme, utilisé pour la

- première fois lors d'une attaque le 6 juin 1915 à la butte de Vauquois. L'arme était encombrante et difficile d'utilisation, dangereuse pour ses utilisateurs même ;
- « **Torpille** » : il ne s'agit pas ici d'un projectile utilisé dans la guerre maritime... mais d'un projectile d'artillerie, en particulier d'artillerie de tranchées, ainsi décrit par Xavier Chaïla : « La torpille est un engin dont la portée varie de 200 à 1000 mètres selon le calibre, et se tire comme un obusier, sous un angle très court. Elle consiste en une mince enveloppe renfermant une énorme charge de mélinite. Elle est de forme allongée et munie d'une queue et d'ailes. La queue seule s'enfonce à l'intérieur de la pièce et repose sur la charge de poudre qui la projette. Les ailes sont pour donner la direction. Chez nous, nous en avons de 18, 40 et 100 kilos. Les Boches en avaient d'un kilo qu'ils lançaient comme des grenades. La torpille marche lentement. En entendant le coup du départ de la pièce, on peut la voir monter presque à angle droit, et on l'entend grâce au bruit particulier que font ses ailes en tournant. En déterminant son point de chute, on peut avoir le temps de se garer. Elle est généralement à fusée retardée et s'enfonce profondément en terre où elle éclate avec un bruit épouvantable et surtout démoralisant en faisant des cratères énormes. Elle est surtout employée pour la destruction des ouvrages, abris ou tranchées. » (*C'est à Craonne, sur le plateau... Journal de route 1914-15-16-17-18-19 de Xavier Chaïla*, présenté par Sandrine Laspalles, coll. *La Mémoire de 14-18 en Languedoc*, FAOL, Carcassonne 1997, p. 55-56).
 - « **Obus toxique** » : Les gaz de combat sont employés pour la première fois sur une grande échelle par l'armée allemande le 22 avril 1915 dans la région d'Ypres ; malgré leur efficacité militaire incertaine, passées les premières utilisations qui provoquent surprise et panique, les attaques au gaz font partie des moments les plus redoutés par les combattants. Cela tient aussi à la pénibilité du masque qu'ils doivent porter ;
 - « **Bouteillon ou bouthéon** » : marmite militaire de campagne qui fait partie de l'équipement des fantassins, du nom de l'intendant militaire qui l'inventa. La forme « bouteillon » est une déformation fréquente (http://www.crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/LexiqueCRID1418.pdf).

3. La carrière militaire de Louis Laurent pendant la Grande Guerre :

- **en août-septembre 1916**, il participe à la bataille de Verdun (février-décembre 1916), dans le secteur des Épargés ;
- **en novembre-décembre 1916**, il participe à la fin de la bataille de la Somme (juillet-novembre 1916) ;
- **de fin décembre 1916 à mars 1917**, il est dans le secteur de la Main de Massiges, à l'extrémité droite du front de Champagne ;
- **en avril 1917**, il participe à la bataille des Monts de Champagne, sur le Mont Cornillet (avril-mai 1917), bataille contemporaine et complémentaire de celle du Chemin des Dames (avril-octobre 1917), parfois surnommée « la bataille des géants » (ou de Moronvilliers).
- **l'état d'esprit des poilus en avril-mai 1917** : « Il fait très chaud, les poilus en ont marre, ils rouspètent, enfin on nous a promis qu'on ne montait en ligne que pour 24 heures » ; selon Louis Laurent, les poilus montrent beaucoup de lassitude ; des mutineries éclatent en 1917, en particulier après l'échec de l'offensive Nivelle au Chemin des Dames, dont les gains ont été seulement tactiques pour un coût humain élevé alors que l'on espérait la percée et la fin de la guerre... Les mutineries débutent à la fin du mois d'avril 1917 et atteignent leur paroxysme en juin. Elles gagnent toutes les armées le long du front pendant 8 semaines et touchent 68 divisions sur les 110 qui composent l'armée française, quelques régiments refusant de monter en ligne. Elles s'accompagnent également de manifestations, notamment dans les gares et trains de permissionnaires, où les soldats crient des slogans: « A bas la guerre! », « Paix ou révolution » ou chantent l'Internationale. Elles expriment avant tout un réflexe de survie, même si l'influence de la révolution russe et de la propagande pacifiste ont également joué un rôle. Néanmoins, ces mutineries ont surtout consisté en de multiples manifestations de

contestation isolées les unes des autres, n'obéissaient pas à un plan d'ensemble et n'ont donc pas débouché sur un mouvement de protestation généralisée ; les premières lignes ont été peu touchées et les soldats sont restés à leur poste. Pour les étouffer, la hiérarchie militaire a adopté des mesures d'apaisement et de répression pour étouffer les mutineries. Pétain, nommé le 15 mai 1917 à la place de Nivelle, suspend les offensives inutiles et s'efforce d'améliorer le sort des poilus en réorganisant le système des permissions ; il met en place une répression rapide des mutins pour faire des exemples ; 554 condamnations à mort sont prononcées et 49 soldats sont exécutés ;

- **de juin 1917 à février 1918**, il est dans le secteur de l'Argonne, en Champagne ; c'est la suite de la bataille des Monts de Champagne ;
 - **en mars 1918-avril 1918**, il participe à la 2e bataille de Picardie (21 mars-5 avril 1918) : les Allemands lancent en Picardie « l'opération Michael » au matin du 21 mars 1918 ; ils percent les lignes britanniques et avancent de plus de 50 km. Alors que les Français refusent d'envoyer une partie de leurs réserves pour colmater la brèche, le général anglais Haig doit faire venir d'urgence des renforts du Royaume-Uni et retirer des divisions d'autres théâtres d'opérations. Le 26 mars, les Alliés se mettent d'accord pour confier au général Foch le commandement unique sur le front occidental ; un de ses premiers actes de commandement est d'employer une partie de ses maigres réserves pour boucher la dangereuse brèche sur la Somme ; c'est ainsi que Louis Laurent arrivent dans ce secteur ; au début d'avril, l'offensive Michael est arrêtée dans la région de Montdidier ;
 - **de mai à juin 1918**, il participe ensuite à la 3e bataille de l'Aisne ; il est probablement fait prisonnier lors de la bataille du Matz (9-13 juin 1918). Le chef d'état major général adjoint de l'armée allemande, Erich Ludendorff, la XVIIIe armée allemande lance une nouvelle offensive afin de réunir les deux saillants occupés lors des précédents assauts dans les secteurs d'Amiens, de l'Aisne et de la Marne (opération Gneisenau) ; elle attaque le long de la rivière Matz (un affluent de l'Oise) dans la direction de Noyon et de Montdidier. Le 9 juin, les Allemands avancent de 8 km, les troupes françaises devant se replier derrière l'Oise et le Matz. C'est sans doute au cours de cette attaque que Louis Laurent est fait prisonnier. L'assaut allemand est arrêté par les contre-attaques françaises le 13 juin 1918.
4. **Les combats prennent fin le 11 novembre 1918** avec l'armistice signé à Rethondes, en forêt de Compiègne (« le 11e jour du 11e mois à la 11e heure »). Louis Laurent, alors prisonnier, après avoir été interné dans le camp de Nesles (Pas-de-Calais), a été entraîné dans le recul des armées allemandes et se trouve à Namur, en Belgique, au moment de l'Armistice.
5. **Il reste au service de l'armée jusqu'en septembre 1919** : « le 14 novembre, les Allemands nous libéraient ; ils nous ont [fait] accompagner par quelques uhlands à cheval et nous, on était à pieds jusqu'à Charleroi. Nous avons continué de marcher jusqu'à Bavay (dans le Nord) où nous avons trouvé des troupes anglaises qui poursuivaient leur avance. Des camions nous ont emmenés jusqu'à Cambrai, puis dans un centre de rapatriement dans l'Oise où un train nous emmena à Tours. Dans cette dernière ville, on nous donna une permission d'un mois pour rejoindre ensuite la caserne Bertrand à Châteauroux. J'avais maigri pendant ma captivité ; je ne pesais plus que 55 kilos. À Châteauroux, j'entrai au service du vaguemestre pour remplacer celui qui était démobilisé et j'y suis resté jusqu'en septembre 1919 où l'on m'a démobilisé. »
6. **Léon-Eugène Bouhant**, commandant au 13e régiment d'infanterie, est né le 16 février 1874 à Dôle (dans le Jura) ; il est tué en combat aux Épargés (Meuse) le 14 août 1916. Site à consulter : <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=24&titre=morts-pour-la-france-de-la-premiere-guerre-mondiale>

Deuxième énigme – Le crayon et le ciseau



Indice visuel 1 (affiche par Bernard Naudin)

Indice visuel 2 : film de Stanislas Limousin sur l'inauguration du monument aux morts de Châteauroux, place Lafayette, le 31 janvier 1937 (<http://memoire.ciclic.fr/2313-inauguration-du-monument-aux-morts>)

L'un (fils d'un journalier), est né en 1871, s'est très tôt passionné pour le travail du ciseau et a travaillé dans l'atelier d'un célèbre artiste où il est devenu l'ami de Camille Claudel et de François Pompon. L'autre (fils d'un horloger), né en 1876 (le 11 novembre !), s'intéresse très tôt à représenter avec son crayon et ses pinces la Révolution française et les petites gens.

L'un, mobilisé dès le 1er août 1914 et l'autre le 26 janvier 1915, vont combattre les Allemands sur le front jusqu'en février 1916. Tous deux sont alors réformés... mais ils vont continuer à combattre avec crayon et ciseau.

L'un, qui a déjà produit de nombreux témoignages sur la vie des poilus, va désormais travailler pour le Ministère de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Inventions intéressant la Défense nationale ; il va produire des affiches, des bulletins de souscription, des certificats de la Légion d'honneur ; il va aussi collaborer avec des journaux (« Le Bulletin des armées de la République », « Le Poilu ») et même illustrer le Message de guerre du Président W. Wilson en 1917 !

L'autre deviendra célèbre après la guerre car il va travailler avec son ciseau à sauvegarder la mémoire de ses camarades morts pendant le conflit, à montrer la douleur des femmes et des enfants, à plaider en faveur de la paix.

1 - Le crayon

1. Quel est le nom de celui qui a utilisé le crayon pour continuer la guerre ?
2. Où est-il né ? En quelle année est-il mort et dans quel lieu ?
3. Par quelle activité est-il devenu célèbre ?
4. Le document présenté par l'indice visuel 1 est une de ses œuvres : expliquez à quoi cette affiche devait servir et pour quelle raison.

2 - Le ciseau

1. Quel est le nom de celui qui a utilisé le ciseau pour terminer la guerre ?
2. Où est-il né ? En quelle année est-il mort et dans quel lieu ?
3. Par quelle activité est-il devenu célèbre ?
4. Dans l'atelier de quel artiste a-t-il appris son art ? Qui était François Pompon ? Avec quelle autre grande artiste s'est-il alors lié d'amitié ?
5. Quels types d'œuvres va-t-il réaliser pour sauvegarder la mémoire de ses camarades tombés lors des combats de la Grande Guerre (indice visuel 2) ? Citez au moins cinq de ces monuments qu'il a réalisés.

Les réponses

1 - Le crayon

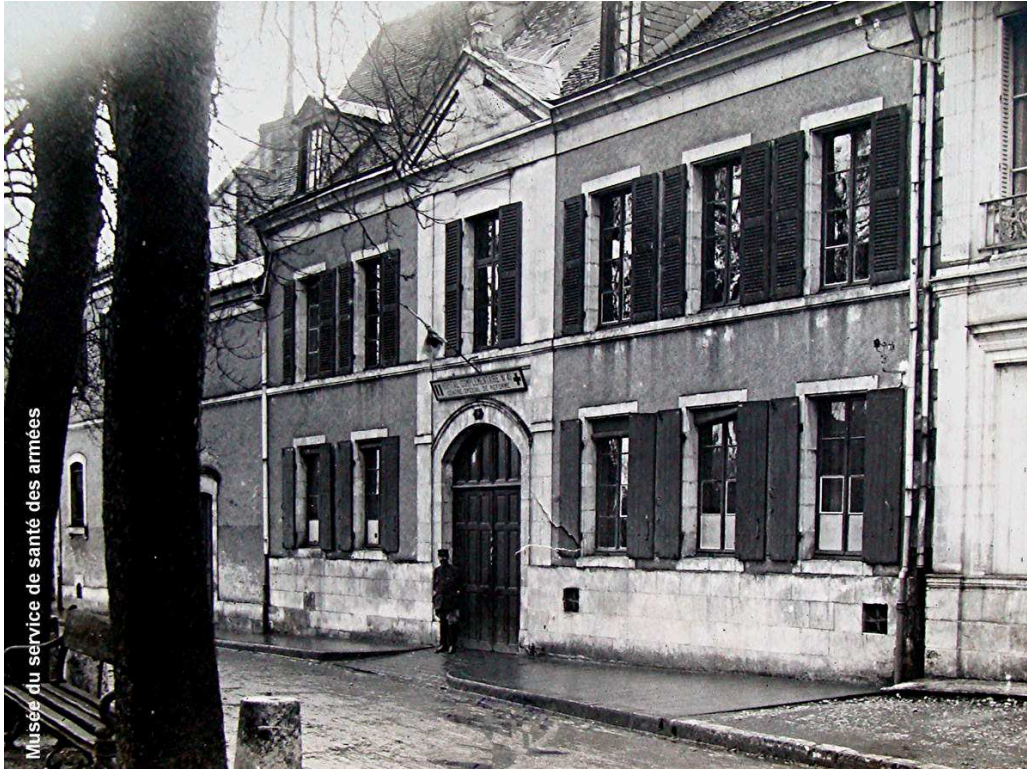
1. Il s'agit de Bernard Naudin.
2. Il est né à Châteauroux (Indre) le 11 novembre 1876 et meurt à Paris en 1946.
3. Il est devenu célèbre pour ses peintures, ses gravures et ses dessins.
4. Il s'agit d'une affiche destinée à inciter les Français à prêter leur argent pour financer l'effort de guerre : sur la gauche, un poilu dans une tranchée, sur la droite, ses parents, en costume paysan, se présentent devant un guichet pour souscrire à l'emprunt.

2 - Le ciseau

1. Il s'agit d'Ernest Nivet.
2. Il est né à Levroux (Indre) le 7 octobre 1871 et meurt à Châteauroux le 5 février 1948.
3. Il est devenu célèbre pour ses sculptures.
4. Le 17 décembre 1891, Ernest Nivet est embauché comme praticien dans l'atelier d'Auguste Rodin à Paris. François Pompon est un sculpteur français (1855-1933) qui a travaillé dans l'atelier d'Auguste Rodin et qui est particulièrement connu pour ses sculptures animalières. Il se lie alors d'amitié avec Camille Claudel (1864-1943), sculpteur travaillant également dans l'atelier d'Auguste Rodin, sœur de l'écrivain Paul Claudel.
5. Pour sauvegarder la mémoire de ses camarades tombés lors des combats de la Grande Guerre, Ernest Nivet va réaliser plusieurs monuments aux morts, notamment dans l'Indre²⁹ :
 - Levroux (1922) ;
 - La Châtre (1923) ;
 - Hattonchâtel, dans la Meuse (1923) ;
 - Éguzon (1923) ;
 - Châteauroux (monument aux morts du département de l'Indre, place de la Victoire et des Alliés, en 1932, et monument aux morts de la ville, place Lafayette, en 1937 : cf l'indice visuel n°2).

²⁹ Ernest Nivet a également réalisé des monuments aux morts après la guerre de 1870-1871, ainsi à Buzançais (1900 et à Issoudun, place du Sacré-Cœur (1911) ; ces monuments ne concernaient pas cette réponse car réalisés avant 1914.

Troisième énigme – Je m'appelle Sidonie Pocquet...



Indice visuel 1



Indice visuel 2

Je suis arrivée dans l'Indre en 1915 après avoir été séparée de ma famille restée dans le Nord occupé par les Allemands. Comme beaucoup d'autres femmes dans toute la France

et dans l'Indre (par exemple, Magdeleine Cressent), je me suis engagée pour m'efforcer de soulager les terribles douleurs des poilus qui étaient conduits à Issoudun depuis le front. Rien que dans l'Indre, on avait alors installé plusieurs dizaines d'établissements du même type : voyez les deux photos que je vous propose ci-dessus... et c'était la même chose partout en France ! Je n'étais pas une professionnelle ; alors, en 1916, je suis partie pour Paris pour le devenir. Sans doute aurais-je pu rencontrer, au cours de ces années de guerre, Edouard Péricourt ou Adrien Fournier dans sa chambre des officiers : j'ai rencontré tant de « gueules cassées » dans les divers lieux où l'on m'a envoyée !

1. Quel était le travail effectué par Sidonie Pocquet de 1915 à 1916 à Issoudun ? Dans quel lieu ?
2. Quelle profession a-t-elle exercée après ses études à Paris ?
3. Qui désigne-t-on par l'expression « gueules cassées » ?
4. A-t-elle pu rencontrer Adrien Fournier et Edouard Péricourt (justifiez votre réponse) ?
5. Qui était Magdeleine Cressent ? Où a-t-elle travaillé pendant la guerre ?
6. Quels sont les établissements établis alors par dizaines dans le département de l'Indre ? Identifiez les deux établissements photographiés. Pouvez-vous expliquer pourquoi ces établissements se sont multipliés entre 1914 et 1918 ? Pourquoi y trouvait-on beaucoup de femmes comme Sidonie Pocquet et Magdeleine Cressent ?
7. Quelles récompenses Sidonie Pocquet a-t-elle reçues après la guerre ? Pourquoi ?

Les réponses

1. Née en 1888 à Beaumont-en-Artois³⁰ (Pas-de-Calais), Sidonie Pocquet est séparée de sa famille restée dans le Nord occupé par les Allemands à partir de 1914 ; elle s'engage comme soignante en 1915 à l'Hôpital mixte d'Issoudun (Indre) où elle reste qu'en 1916³¹.
2. En 1916, je me suis inscrite à l'Hôpital-École Heine-Fould à Paris afin de devenir infirmière professionnelle.
3. L'expression « gueules cassées », inventée par le colonel Picot, premier président de l'*Union des Blessés de la Face et de la Tête*, désigne les survivants de la Première Guerre mondiale ayant subi une ou plusieurs blessures au combat et affectés par des séquelles physiques graves, notamment au niveau du visage.
4. Non, je n'ai pu rencontrer ni Adrien Fournier ni Edouard Péricourt, car ce sont des héros de romans consacrés à la Première Guerre mondiale. Adrien Fournier est le héros du roman *La chambre des officiers*, par Marc Dugain, publié en 1998 ; Edouard Péricourt est le héros du roman *Au revoir là-haut !* par Pierre Lemaître, publié en 2013 (Prix Goncourt). Ces deux héros littéraires sont des « gueules cassées » de la Grande Guerre.
5. Marie-Josèphe-Adèle-Magdeleine Cressent était le sixième enfant d'une famille installée au 11, rue Lézerat à Châteauroux. Comme de nombreuses jeunes femmes de familles bourgeoises, elle s'enrôle comme infirmière pendant la Grande Guerre et sert à l'hôpital militaire Saint-Martial de Châteauroux, implantée à l'emplacement de l'actuelle école Saint-Martial, pour soigner les blessés de guerre. D'octobre 1914 à début 1916, elle confectionne alors un album rassemblant 80 documents (textes,

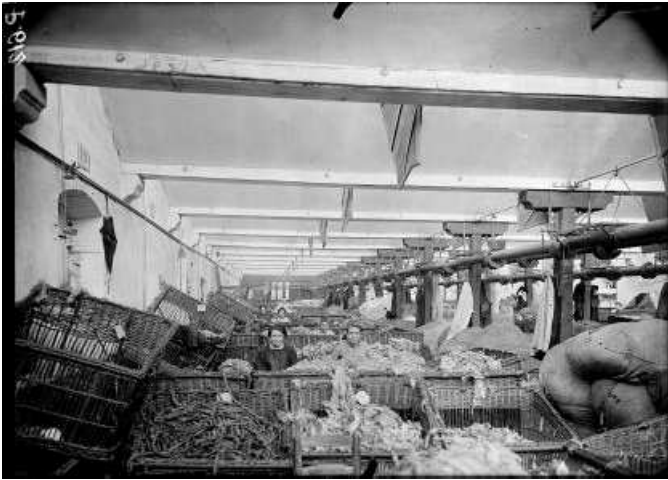
30 Beaumont-en-Artois a fusionné en 1971 avec la ville voisine, Hénin-Liétard, ce qui a donné naissance à la ville actuelle d'Hénin-Beaumont.

31 Les raisons de la présence de Sidonie Pocquet à Issoudun mériteraient une recherche approfondie ; on peut penser qu'elle avait des liens familiaux dans la région d'Issoudun, la présence d'une famille dénommée Pocquet y étant attestée depuis au moins la fin du XVIIIe siècle.

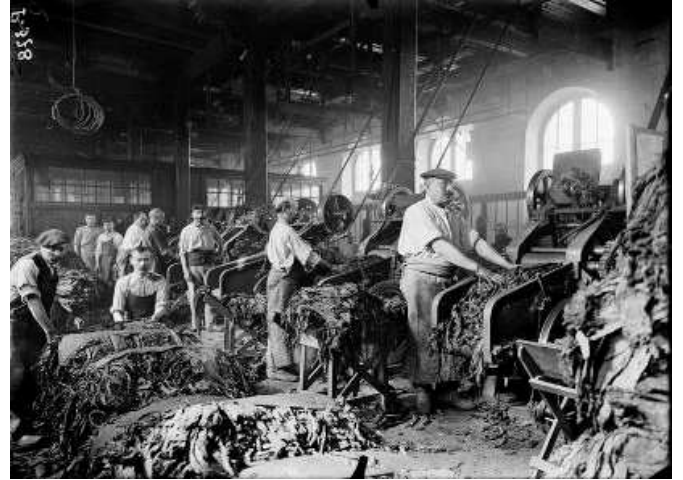
photos, dessins, objets divers), important témoignage sur cet hôpital qui accueillit 858 blessés. Après la guerre, Madeleine Cressent sera professeur de piano.

6. Les hôpitaux se sont multipliés pour soigner les blessés de la Grande Guerre. Les deux établissements photographiés sont :
 - l'*Hôpital complémentaire n°25, asile de Bitray, place Lafayette à Châteauroux*, Musée du service de santé des armées, DR (indice visuel 1) ;
 - l'Hôpital belge de Fontgombault (indice visuel 2) dans l'abbaye de Fontgombault. Ces établissements se multiplient du fait du nombre des blessés (plusieurs millions de blessés en France). Après la guerre, en plus des soldats morts laissant en France trois millions de veuves et cinq millions d'orphelins, de nombreux soldats de retour de la guerre ou des hôpitaux sont gravement handicapés par les séquelles des blessures reçues au front (amputés, mutilés du visage, aveugles, gazés, défigurés, etc.). Ces hommes représentaient 6,5 millions d'invalides pour près de 300 000 mutilés à 100 %. En majorité, ces blessés étaient des hommes âgés de 19 à 40 ans. Beaucoup de jeunes femmes, issues le plus souvent de « familles bourgeoises » comme Sidonie Pocquet et Madeleine Cressent, participent à l'effort de guerre en s'engageant comme infirmières.
7. Sa bonté, sa patience, sa bonne humeur et son professionnalisme, en tant qu'infirmière de la Société française de secours aux blessés militaires et des Sociétés d'assistance aux blessés et malades des armées de terre et de mer, lui permettront d'obtenir, le 1er octobre 1919, la Médaille commémorative 1914-1918 et la Médaille de l'Union des femmes de France de la Croix-Rouge française.

Quatrième énigme – L'effort de guerre dans l'Indre



Indice visuel 1



Indice visuel 2



Indice visuel 3

La guerre mobilise toutes les énergies pour produire tout ce qui est nécessaire à la poursuite du conflit. Outre des milliers d'hommes partis au front, les habitants de l'Indre vont travailler aux productions de guerre, principalement dans les domaines illustrés par les documents ci-dessus. Ainsi, une entreprise de l'Indre a fourni chaque mois près de 150 000 mètres d'un matériau qui a servi à habiller des millions de soldats français... Une autre a fabriqué le « perlot » indispensable au moral du poilu... L'entreprise Hidien fabrique des munitions. Enfin, il a fallu produire de quoi assurer la nourriture quotidienne tant des poilus que des Français de l'arrière. Mais la mobilisation des hommes a désorganisé le marché de la main d'oeuvre. Alors, il a fallu faire appel à des personnes que l'on n'avait que rarement l'occasion de voir avant 1914 dans les usines et même à des travailleurs (un peu forcés...) que l'on ne s'attendait sûrement pas à rencontrer dans la campagne berrichonne...

1. Quel matériau a été produit en grande quantité pour habiller les soldats français ? Dans quelle ville de l'Indre et dans quelle usine (indice visuel 1) ? Pourquoi a-t-on produit ce matériau et quelle était son utilité pour les soldats ?
2. Qu'est-ce que le « perlot » ? Dans quelle ville de l'Indre et dans quelle usine était-il produit (indice visuel 2) ? Quelle était son utilité ?

3. Quelle sorte de munitions fabrique l'entreprise Hidiën de Châteauroux ? Que fabriquait-elle avant la guerre ?
4. Comment a-t-on fait pour remplacer les hommes partis à la guerre et pour résoudre les problèmes de main d'oeuvre ? Qui sont notamment ces travailleurs « un peu forcés » (voir par exemple l'indice visuel 3).

Les réponses

1. Le matériau produit en grande quantité dans l'Indre est le tissu bleu horizon. Il a été fabriqué dans la manufacture Balsan de Châteauroux, lieu où semble-t-il, d'après des recherches récentes, ce tissu aurait été conçu. Les soldats français étaient au début de la guerre habillés de pantalons rouge garance (également fabriqués chez Balsan, cf indice visuel n° 1) et de vestes bleues. Le tissu bleu horizon, utilisé à partir de 1914 pour confectionner les tenues militaires des poilus, était solide et plus discret sur les champs de bataille. Toutefois, il n'équipe pas la totalité des militaires français avant 1916.
2. le « perlot » (ou « gris ») était le tabac pour la troupe ; il était produit sous forme de « scaferlati » (tabac brun séché à l'ombre et haché finement) à Châteauroux dans la manufacture des tabacs, dont la production s'est intensifiée dès 1914 (cf indice visuel n° 2). Il est généralement fumé à la pipe. Il était avant tout destiné à entretenir le moral des troupes...
3. L'entreprise Hidiën de Châteauroux fabrique des obus pendant la Grande Guerre (de même que l'entreprise Cusson). Avant la Grande Guerre, elle fabriquait du matériel agricole.
4. Pour remplacer les hommes partis à la guerre, il a fallu trouver de la main d'oeuvre :
 - des « détachés temporaires » (militaires ayant des permissions spéciales pour travailler dans les champs ou les usines) ;
 - des « travailleurs militaires », soldats stationnés dans des dépôts de la zone des armées ;
 - les prisonniers de guerre allemands (et aussi austro-hongrois) comme ceux qui, sur la photographie n° 3, sont en train de biner un champ de betteraves (13 au 16 juin 1916).
 - les femmes, surtout, et parfois les enfants...

Cinquième énigme – La chambre noire



Indice visuel 1

« Ma haine pour l'Allemagne s'est éteinte brusquement le jour de la déclaration de guerre. C'était secrètement la plus vive passion de mon être depuis l'éveil de ma conscience. Tous mes actes en relevaient. Il ne m'est jamais venu un être entre les mains que je ne pense sans relâche à le préparer à faire plus que son devoir, et j'avais pour cela l'habileté que donne seul l'instinct et la passion. C'était une chose paisible, constante, et le premier des devoirs ».

Voilà ce que j'ai écrit sur un de mes cahiers en 1916, moi qui suis née à La Châtre en 1872 dans une famille aristocratique, républicaine, anticléricale et dreyfusarde. Comment remplir son devoir quand on est une femme dans un pays en guerre ? Alors, avec la chambre noire (un « détective » ?) que j'avais acquise en 1899 et qui m'avait accompagnée lors de mes nombreux voyages en France et en Europe, j'ai, pendant les quatre années de la guerre, alors que je vivais dans l'abbaye de Varennes avec ma famille, fixé les portraits des jeunes hommes qui partaient au front et ceux de leurs familles. Telle a été ma façon de participer, dans la mesure de mes moyens, à l'effort de guerre...

1. Quels sont mon prénom et mon nom ?
2. Que signifie « anticléricale » ? « dreyfusarde » ?
3. Dans quelle commune est située l'abbaye de Varennes ?
4. Qu'est-ce que la « chambre noire (un détective ?) » que j'ai utilisée depuis 1899 ?
5. Quelle a été mon activité entre 1914 et 1918 ? Quel était mon but et en quoi ai-je ainsi participé à l'effort de guerre ?
6. Dans quel domaine artistique suis-je aujourd'hui devenue célèbre ?

Les réponses

1. **Jenny Girard de Vasson**, plus connue sous le nom de Jenny de Vasson, née 1872 à La Châtre, décédée en 1920 à Varennes (commune de Fougerolles, Indre).
2. **Anticléricale** : personne qui refuse ou se montre très critique envers toute forme de présence ou d'ingérence du clergé, dans l'organisation de la vie publique ; l'anticlérical insiste sur la nécessaire séparation du religieux et du profane, réclame l'indépendance absolue de l'État à l'égard des Églises et postule la liberté de conscience individuelle. Ainsi, convaincue que l'Eglise est un facteur de retard pour le progrès de l'homme et de la société, Jenny de Vasson se dit en totale fraternité avec le message du Christ mais demeure agnostique jusqu'à sa mort ; favorable à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, elle demande à ne pas avoir d'obsèques religieuses.
Dreyfusarde : personne partisane de l'innocence de Dreyfus lors de l'affaire Dreyfus (1894-1906).
3. **L'abbaye de Varennes** est une ancienne abbaye cistercienne située sur la commune de Fougerolles (Indre).
4. « **Chambre noire (un détective ?)** » : à l'origine, une chambre noire est un instrument optique ; un objectif permet d'obtenir une projection de la lumière sur une surface plane, c'est-à-dire d'obtenir une vue en deux dimensions très proche de la vision humaine. Elle est utilisée par les peintres jusqu'à la découverte de procédés permettant la fixation de l'image et l'invention de la photographie ; Nicéphore Niepce réalise ainsi le premier cliché en 1826 (ou 1827). Un appareil photographique se compose au moins d'une chambre noire ; d'un côté, une ouverture fait entrer la lumière émise par la scène à photographier, de l'autre, une surface sensible enregistre cette lumière.
Le « détective » est un modèle d'appareil photo, de marque « Murer's Express » (fin XIXe-début XXe siècles). Jenny de Vasson a travaillé avec cinq appareils photographiques à plaques ou à pellicules : un Kodak, deux appareils équipés d'objectifs Steinheil, un appareil stéréoscopique et un cinquième modèle qu'elle avoue (en juin 1916) avoir mal maîtrisé.
5. **Entre 1914 et 1918**, connaissant la valeur intrinsèque d'une photographie, substitut destiné à combler momentanément l'absence, Jenny de Vasson met son talent au service de la population des villages alentours qui va ainsi défiler à Varennes (cf indice visuel n° 1) : pour les soldats, elle tire les portraits de leurs parents et de leurs épouses ; pour les familles qui restent, elle fixe l'image des jeunes appelés. Pérennisant ainsi les visages des êtres chers, ces portraits atténuent la douleur de la séparation. Elle donne les portraits des soldats qui partent au front à leurs proches et, au contraire, les portraits de familles aux soldats pour qu'ils les emmènent avec eux. Patriote, ayant longtemps rêvé du retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, elle soutient de toutes ses forces les soldats de la Grande Guerre, écrivant sans cesse à ses amis engagés dans les combats, les recevant dans le Berry lors de leurs permissions ou en convalescence lorsqu'ils ont été blessés, accueillant leurs familles repliées des régions occupées. Sa sollicitude s'étend bien sûr aux soldats du Berry et à leurs proches auxquels elle apporte si nécessaire des secours.
6. Elle est aujourd'hui célèbre dans le domaine de la **photographie**.

Sixième énigme – Le souvenir des morts

Au lendemain de la guerre, dans presque toutes les communes de France, les habitants, profondément traumatisés par l'hécatombe humaine qui a marqué le conflit, décident d'édifier un monument aux morts. Ils ont en effet le désir de rendre un hommage à tous ceux qui sont tombés au combat ; ils ont la volonté d'entretenir leur mémoire pour les générations futures et de transmettre le message des morts aux vivants (la souffrance, la peur, la mort, le désir de paix). Ainsi, on peut estimer entre 11000 et 12000 le nombre de jeunes hommes originaires de l'Indre tués pendant les combats de la Grande Guerre pour une population départementale de 287 673 habitants en 1911.

Entre 1920 et 1930, la France se couvre ainsi de monuments aux morts. Ces monuments sont souvent très différents les uns des autres car les habitants de chaque commune interprètent la guerre selon leurs traditions, leurs convictions politiques, leurs croyances religieuses, leurs composantes sociales. Dans chaque commune, les habitants font une lecture différente de la guerre et choisissent en conséquence un type de monument particulier.

Les monuments aux morts présentent ainsi un ensemble de signes (forme, représentations, inscriptions...) qui révèlent le sens spirituel, idéologique, moral, que chaque communauté humaine entend donner à la guerre qui vient de s'achever.

Vous allez rechercher la signification que votre commune (celle où se situe votre collège) a voulu donner à la guerre en édifiant son monument aux morts après la guerre de 1914-1918. Pour cela, vous allez remplir la fiche intitulée « Fiche d'analyse du monument aux morts ». Pour comprendre l'énigme posé par votre monument aux morts, vous devez :

- a) d'abord, lire soigneusement cette fiche pour bien comprendre ce qui est demandé et rechercher la définition des mots que vous ne connaissez pas (travail à faire en classe ; aidez-vous du *Petit lexique pour les monuments aux morts* ci-dessus) ;
- b) ensuite, vous rendre au monument aux morts de la commune où est située le collège OU utiliser des photographies de ce monument aux morts. Vous complétez alors soigneusement et complètement la « fiche d'analyse du monument aux morts » ;
- c) puis, faire deux photographies qui vous paraîtront les plus représentatives du monument aux morts ; il faudra envoyer ces deux photographies avec votre réponse ;
- d) vous allez alors attentivement comparer la description du monument aux morts que vous avez obtenue avec votre « fiche d'analyse du monument aux morts » avec les indications figurant sur la fiche intitulée « Les principaux types de monuments aux morts ». Cette comparaison vous permettra alors de déterminer quel est le type du monument aux morts de la commune où votre collège est située. Vous expliquerez les raisons de votre choix (à la fin de la « fiche d'analyse du monument aux morts » ; vous pouvez bien sûr utiliser une autre feuille pour terminer votre réponse si la place est insuffisante)

Fiche d'analyse d'un monument aux morts

NOM de la commune :

I - L'emplacement

Où se trouve le monument aux morts de la commune ? (*raier les mentions inutiles ; cependant, plusieurs mentions peuvent être vraies ensemble : par exemple, l'église et la mairie peuvent être sur la même place*)

- Place de l'église
- Place de la mairie
- Place de l'école (*si la mairie n'est pas avec l'école*)
- Place publique
- Autre place
- Cours de l'école
- Carrefour
- Cimetière
- Intérieur de la mairie
- Intérieur de l'église
- Autre emplacement (*préciser*)
- Emplacement indéterminé

II - Nature du monument aux morts

(*le décrire de façon précise ; rayer les mentions inutiles et apporter les précisions demandées si nécessaire*)

- Stèle en forme d'obélisque

- Stèle surmontée
 - d'une urne
 - d'une croix catholique
 - d'une croix de guerre
 - d'un coq
 - d'un buste de poilu
 - d'un ensemble de poilus
 - d'un aigle écrasé par un poilu ou par un groupe de poilus
 - d'une statue (*que représente-t-elle ?*)

- Statue de poilu
 - avec socle
 - sans socle
 - poilu au repos
 - poilu prêt au combat
 - poilu à l'assaut
 - poilu armé avec drapeau
 - poilu armé avec baïonnette au fusil
 - poilu armé avec lance-grenade
 - poilu donnant l'assaut
 - poilu guettant
 - poilu mourant
 - poilu mort
 - poilu glorifié
 - groupe de poilus
 - autre (*préciser*)

- Statue de femme
 - épouse ?
 - mère ?
 - patrie ?
 - Deuil ?
 - Mort ?
 - Victoire ?
 - tenant des lauriers
 - Autre (*préciser*)
- Statue de groupe (*préciser*)
- Autre statue (*préciser*)
- Autre monument
 - bas-relief
 - mur
 - arc sur un mur
 - calvaire
 - exèdre
 - tombeau
 - autre

III - Inscriptions

- Inscription principale [*la recopier intégralement*]
- Y a-t-il d'autres inscriptions (« Priez pour eux », « De profundis », etc.) [*s'il y en a une, la recopier intégralement*] ?
- Y a-t-il une croix catholique gravée ou en relief sur une face du monument aux morts ?
OUI / NON
- Y a-t-il une croix de guerre gravée ou en relief sur une face du monument aux morts ?
OUI / NON
- Y a-t-il une palme gravée ou en relief sur une face du monument ?
OUI / NON

IV - Les noms des morts

- Combien y en a-t-il d'inscrits (*au titre de la guerre de 1914-1918*) ?
- Dans quel ordre (*raier les mentions inutiles*) ?
 - chronologique (*1914, puis 1915, etc.*)
 - alphabétique
 - hiérarchique (*par grade, les officiers en tête*)
 - ordre impossible à déterminer

Conclusion de l'enquête

En comparant les données obtenues ci-dessus avec celles de la fiche intitulée « Les principaux types de monuments aux morts », indiquer le type de monument aux morts de votre commune et expliquer les raisons de votre choix.

Document 2 - Les principaux types de monuments aux morts

TYPE	LOCALISATION	NATURE & ICONOGRAPHIE	INSCRIPTIONS	OBSERVATIONS
Monument de la victoire	• Place publique	Stèle <i>et/ou</i> statue : • poilus idéalisés • allégories : coq, couronnes de lauriers • victoires, drapeaux déployés <i>et/ou</i> brandis	• Morts pour la France • Morts pour la Patrie • Héros, héroïque, gloire, champ d'honneur	• Citations de Victor Hugo
Monument civique	• Place publique • Proximité de la mairie	• Stèle • Poilus réalistes (<i>rare</i>) • Croix de guerre fréquente Pas d'allégories	• Morts pour la France • Morts pour la Patrie (<i>plus rare</i>)	
Monument funéraire-patriotique	• Cimetière • Place publique (<i>rare et proche de l'église</i>)	• Statue de poilu mourant • Drapeaux embrassés, serrés contre la poitrine ou drapés	• Morts pour la Patrie • Morts pour la France • À nos grands morts, héros, gloire, etc.	• Croix fréquente
Monument funéraire	• Cimetière • Place publique (<i>rare</i>)	• Tombe • Stèle • Calvaire • Pleureuse(s) • Gisant(s)	• Morts pour la France • À nos morts • À nos enfants • À nos fils • Aux victimes de la guerre	• Croix fréquente
Monument pacifiste	• Cimetière ou place publique	• Vieux parents • Veuves • Orphelins • Camarade(s) (<i>rare</i>) • Allégorie pacifiste (<i>rare</i>)	• À nos morts (fils, enfants) • Aux victimes • Inscription explicite (<i>rare</i>) Aucune mention de France ou de Patrie	

D'après Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française. 1914-1939 – 3 - Mentalités et idéologies*, Paris, Presses de la Fondation des Sciences politiques, 1977, p. 51

Les réponses

1. Bien sûr, il n'y a pas de réponse-type pour cette énigme ! En effet, les monuments aux morts des communes sont différents ; les signes qu'ils nous transmettent sont en fait le reflet des traditions, des idées religieuses et politiques, des composantes sociales de chaque communauté.
Il fallait également prendre garde à l'époque d'édification des monuments aux morts ; il existe en effet des monuments aux morts construits après la guerre de 1870-1871 (ainsi, à Buzançais, à Issoudun où le monument aux morts édifié en 1911 sur la place du Sacré-Cœur sert de cadre principal à la cérémonie du 11-Novembre).
2. Voici, pour chacun des monuments concernés par les réponses, le type auquel ils appartiennent (selon la typologie dressée par l'historien Antoine Prost) :

Commune	Type du monument
Aigurande	Monument civique
Ardentes	Monument funéraire-patriotique
Buzançais	Monument civique
Chabris	Monument civique
Châteauroux	Monument funéraire
Déols	Monument funéraire
Ecueillé	Monument de la Victoire
Eguzon	Monument pacifiste
Issoudun	Le monument aux morts construit après la Grande Guerre se dresse au centre du cimetière d'Issoudun (et non sur la place du Sacré-Cœur, construit après la guerre de 1870, oeuvre d'Ernest Nivet) ; il présente ce qui est incontestablement une allégorie de la République (comme le confirme la présence des faisceaux de licteur qui encadrent, au dos de la colonne, l'inscription "Pour la Patrie - Pour la Liberté - Pour l'Humanité". Il s'agit d'un monument à la fois funéraire et exaltant le patriotisme républicain.
Levroux	Monument civique
Neuvy-Saint-Sépulchre	Monument civique
Saint-Benoît-du-Sault	Monument de la Victoire
Vatan	Monument civique

L'ultime énigme...

NB - Cette question est prise en compte seulement pour départager les classes en cas d'égalité. Cependant, une absence de réponse (même inexacte) entraîne une pénalité.

À l'aide des réponses que vous avez apportées aux différentes énigmes, montrez en quelques lignes quelle a été la participation des habitants du département de l'Indre à la guerre de 1914-1918 et essayez d'expliquer pourquoi ils l'ont considérée comme la « Grande Guerre ».

La Première Guerre mondiale a été considérée par les Français en général, par les habitants de l'Indre en particulier, comme la « Grande Guerre », pour diverses raisons, dont deux apparaissent comme essentielles :

- d'une part, le nombre extraordinairement élevé des soldats français tués lors des combats (plus de 1,3 million de soldats français tués, soit une moyenne de près de 850 tués par jour !)
- d'autre part, l'engagement de toute la population française dans l'effort de guerre pendant plus de quatre années.

Voici un exemple de réponse faite par une classe (collège Les Capucins de Châteauroux, 4e A), parmi bien d'autres souvent de grande qualité :

« Même si le territoire de l'Indre n'a pas été directement concerné par les combats, le département a, à l'image de l'ensemble du pays, largement contribué à l'effort de guerre. Ainsi, de nombreux Indriens, comme Louis Laurent, ont participé aux grandes batailles,

comme celles de la Somme, de la Marne, de Verdun ou encore du chemin des Dames. Ils ont dû affronter l'atrocité des combats avec les bombardements et le développement des armes chimiques, sans oublier des conditions de vie inhumaines dans les tranchées. Des centaines ont sacrifié leur vie pour défendre la patrie qui, pour leur rendre hommage et saluer leur courage, a multiplié les monuments et plaques commémoratives. Ainsi, les habitants de Châteauroux ont rendu hommage à leurs proches disparus par l'édification d'un grand monument situé sur la place Lafayette. Il n'y a pas que sur le front où les Indriens furent concernés par la guerre. A l'arrière, dans les villes, comme Châteauroux, les entreprises ont modifié leurs productions pour répondre aux besoins des armées. Ainsi, l'entreprise textile Balsan a fabriqué les draps nécessaires à la confection des uniformes, la manufacture des tabacs a fourni le « perlot » qui a apporté un peu de réconfort aux poilus. D'autres, comme la fonderie Hidien, ont abandonné leurs productions habituelles au profit de l'armement. Les populations arrières sont œuvrées à l'effort de guerre comme les femmes, contraintes de prendre la place des hommes dans les usines et les champs, bientôt soutenus par les prisonniers de guerre allemands. Par milliers, ces femmes ont, comme Sidonie Pocquet, tenté de soulager les blessés en tant qu'infirmières de guerre dans de nombreux locaux publics transformés en hôpitaux de fortune comme l'abbaye de Fontgombault. Enfin, de nombreux artistes de l'Indre ont par leurs œuvres immortalisé la guerre, comme le dessinateur Bernard Naudin, le sculpteur Ernest Nivet, sans oublier la photographe Jenny de Vasson. Ils ont permis de laisser une trace des horreurs et du quotidien des soldats aboutissant à la création dans la mémoire collective de l'image de la « Grande guerre » comme devant être « la der des ders ».